

**les salauds de cathos**

J’emmène les enfants voir « Max la Menace » au cinéma. La bande annonce, projetée avant un autre film, nous avait amusés — il y a déjà quelques années que je ne vais plus au cinéma qu’avec les enfants, voir des films qui leur sont destinés. Quand j’étais moi-même enfant, « Max la Menace » était une série télévisée. J’avais quatre ou cinq ans, la télévision était en noir et blanc. Mon souvenir aussi.

Je me rappelle le générique : Max, espion maladroit, arpenteait des couloirs. À son approche, des portes coulissantes s’ouvraient pour se refermer derrière lui. À la fin, une porte ne s’ouvrait pas, ou bien se refermait trop tôt, et il se cognait le nez. Alors qu’il voulait repartir et se retourner, la porte derrière lui se refermait aussi et le retenait prisonnier. Le comique m’échappait. Je trouvais cela profondément angoissant.

Je me rappelle aussi que souvent, les héros de diverses séries se trouvaient enfermés dans une pièce et qu’un gaz sortait d’une grille à raz du sol. Ils ne pouvaient pas s’échapper ; contraints de respirer l’air délétère, ils s’écroulaient après avoir suffoqué. Bien que les gaz ne fussent généralement que soporifiques, les héros étant appelés à servir dans d’autres épisodes, c’étaient comme si je les avais vus mourir ; pire, comme si je les avais vus se voir mourir.

Quand j’ai eu sept ans, ma mère a commencé à travailler de nuit. Elle me laissait seul à la maison me suggérait parfois un film qui passait ce soir-là à la télévision. Je le regardais seul, avant d’aller me coucher. Une nuit, ce fut « Notre-Dame de Paris ». À la fin, je pleurai seul dans la maison les cadavres d’Esmeralda et de Quasimodo enlacés. Une autre nuit, ce furent « les Croix de bois », récit de la guerre des tranchées. Un soldat mourant, englué dans la boue, suppliait qu’on l’aidât, mais les poilus battant en retraite l’abandonnaient à son sort. Je pleurai encore, de rage.

Nous lisions alors Télé 7 jours, qui donnait sur chaque film l’avis de l’Office Catholique Français du Cinéma, ainsi que celui du journal : « pour tous », « pour adultes et adolescents », ou « pour adultes ». L’avis de l’OCFC était généralement plus strict que celui du journal. Un film dans lequel une sorcière était fouettée et cicatrisait immédiatement était ainsi déclaré « pour adultes » par l’OCFC, alors que je trouvais ça plutôt chouette.

Selon l’OCFC, « les Croix de bois » était pour tout public — ni la mort ni la boue ne sont sataniques. « Salauds de cathos ! », hurlais-je en tapant du poing sur le sol. « Salauds de cathos ! »<sup>37</sup>

---

<sup>37</sup> Aujourd’hui encore, je ne m’explique ni la tolérance qu’on a pour la violence et la représentation de la souffrance au cinéma, ni la réserve envers le spectacle de la sexualité.